

Colloque Familles 2011 « Familles et société : quels choix pour demain ? »  
1<sup>er</sup> et 2 octobre 2011 - Cité internationale universitaire de Paris -

## **Les familles dans la modernité tardive**

**Jean-Philippe Pierron**

Philosophe, Université Jean Moulin Lyon 3

La famille, dans ses métamorphoses contemporaines, est un bon analyseur des relations que l'Eglise entretient avec la modernité. Il est pour l'Eglise aujourd'hui une question délicate : Qu'a-t-elle à dire de la famille dans un contexte qui est un contexte de postchrétienté ? qu'a-t-elle à en entendre ?

Dans les relations que l'Eglise entretient avec la question de la famille, il faut noter un trait spécifique : elle l'appréhende traditionnellement par la question de la transmission (envisagée sur un mode descendant et parfois dans la confusion entre transmission et Tradition). Elle trouve dans la famille une réalité de transmission et une médiation privilégiée. Parce que l'Eglise elle-même se pense et se vit comme une grande famille d'adoption, elle cherche à en prolonger l'histoire en tentant d'être fidèle à l'Esprit qui l'habite. Elle y trouve alors une médiation historique et pratique, sinon l'espace-temps qui pourrait traduire ce qu'elle a à dire, voire son projet. L'esprit de famille serait envisagé comme la traduction éthique et pratique de la famille selon l'Esprit. Cet aspect me semble central parce que toute famille dans sa singularité plonge profondément dans le temps long de la vaste histoire de la famille humaine ; puisqu'une famille assume la question de la natalité et de la mortalité au plus près de ses pratiques. Cette première considération doit être confrontée à notre temps, à notre modernité que certains philosophes appellent « tardive » plutôt que « post moderne ». Confrontée à cette modernité tardive, elle ne peut que constater que s'opère le passage de la famille modèle vers la famille module. Le glissement de vocabulaire nous fait passer de la question de la famille vers celle de la parentalité. Glissement qui va d'une approche substantielle vers une approche en termes de réseaux ; qui va d'une conception de l'identité, non pas en termes de référence à une essence mais qui met l'accent sur un certain nombre de relations.

Comment penser avec la Bonne Nouvelle de l'Evangile la famille en régime postchrétien ? Que veut dire réveiller l'esprit du christianisme devant le destin de la chrétienté et de la postchrétienté ?

Pour répondre à ces questions, nous développerons trois points concernant le « faire famille ». Première question : de quoi faire famille est-il le nom ? Deuxième question : qu'en est-il des relations entre la famille et la modernité tardive ? nous terminerons le troisième temps par quelques points d'attention.

### **1- De quoi le « faire famille » est-il le nom ?**

*Faire famille* : cette expression désigne l'idée que la famille est moins pensée comme une essence anhistorique qu'une institution au sein de laquelle chacun apprend progressivement à s'y recevoir et à s'y reconnaître d'un lignage. Faire famille traduirait alors un travail pour penser à nouveaux frais l'unité familiale. Nous pensons moins la famille dans la catégorie des racines que dans la catégorie des réseaux. Une famille pensée moins comme une substance qu'un itinéraire, qu'un parcours, et peut-être un parcours de la reconnaissance. Cette idée se déploie dans le cadre d'une culture qui pense et vit une restructuration des liens, un déplacement des inconditionnalités. Faire famille noue des liens, mais le « faire famille » plutôt que l'affirmation de l'« Idée » de la famille noue autrement ces liens. Elle le fait sans l'autorité d'un appareil de contraintes coordonnées et ostensibles (les bonnes mœurs familiales, celles du 19<sup>ème</sup> siècle.) Au refus des divisions affirmées par une unité familiale intangible, - une conception de la famille anhistorique et a-géographique -, faire

famille d'une certaine façon, cela peut nous énerver, substitue l'invention d'une unité sur la base d'une expression relationnelle. Puisque l'enjeu du familial, il est précisément de faire du même avec de l'autre mais sur le fond ou dans un travail de la relation. Ce qui se joue dans toute famille, c'est comment apprenons-nous à rendre la différence compatible avec la similitude. La famille ne peut pas faire l'économie en ce sens d'être une histoire. Cette affirmation peut parfois donner l'impression qu'elle justifie dans le même temps un effroi, une inquiétude. L'effroi selon lequel les recompositions familiales ne seraient que des décompositions. Nous serions les témoins d'une dé-liaison généralisée vécue dans des expériences qui seraient déceptrives. Démariage, désordres amoureux, décomposition. Mon propos voudrait nous inviter à être encore plus présent à notre présent, en allant au-delà de cela.

« Faire famille », cette expression ne nous invite-t-elle pas à déchiffrer les « signes des temps » au sens du document de Vatican II, *Gaudium et spes* ? Faire famille n'exprime-t-elle pas cette expression d'un être ensemble avec ces autres que nous disons être les nôtres, dans le cadre d'un parcours de la reconnaissance ? Elle offre l'occasion pour la famille d'explicitier quelle peut être sa destination, quelle peut être son projet dans le contexte singulier de notre temps. La famille n'est pas seulement un rouage servant au maintien général d'un ordre social. Elle peut être reconnue dans son objectif propre, en tout cas dans sa singularité, à savoir permettre à chacun de se situer et d'être accueilli comme homme ou femme capable dans un lignage. Il y a une beauté du prologue de *l'Evangile de Matthieu* que de chercher à signifier que pour raconter l'Incarnation, -comment un humain prend pleinement sa place dans l'histoire -, il faut qu'il le fasse sur le mode d'une inscription généalogique, d'une hospitalité généalogique. La famille devient le lieu où il est possible de célébrer, de vivre un essentiel auquel elle nous lie, le lien originaire avec la vie au devant de nous, la question de l'originaire et de l'ancestral, et en même temps l'essentiel de l'au-delà de nous, les espérances et l'attente de ce qui est à venir dans des générations qui viennent. L'essentiel qui s'y engage, c'est effectivement cette expérience d'un avant de moi et d'un au-delà de moi. Une famille c'est à la fois une origine et un horizon dont elle apprend à déchiffrer le sens dans une histoire.

Faire famille est donc un travail. On apprend à se comprendre et à consentir à cette donnée qu'est pour nous notre famille. On y fait l'apprentissage par lequel d'autres deviennent des nôtres, dans la conjugalité, la généalogie, la fraternité. L'unité familiale est conquise dans un travail d'unification relationnelle et fonctionnelle, travail qui est aussi celui d'une modalité du temps traversé ensemble. Nous traversons ensemble le temps dans l'appartenance à un même lignage. La famille est ainsi moins un fait de nature que l'espace-temps possible d'une aventure. Il s'agit de découvrir que ce qu'accueille mystérieusement la famille, -une vie qui vient- ne peut faire l'économie d'apprendre à en déchiffrer et en épeler la portée à chaque fois singulière pour chaque histoire domestique.

N'est-ce pas alors au prix d'une désacralisation que la famille peut se révéler, être à chaque fois une histoire sainte ?

## **2- Famille et modernité tardive**

Qu'en est-il alors des relations entre famille et modernité tardive ? Quelques traits peuvent désigner la modernité tardive.

Premier trait : la domination de ce qu'on pourrait appeler l'individualisme démocratique.

Ce qui est en question ici, ce sont les relations entre démocratie et famille, d'une part la place de la famille dans la démocratie, et ce qu'il en est de la démocratie dans la famille. La famille est conçue comme un espace-temps de la réalisation de soi, une forme moderne de l'aventure, un mode de subjectivation. Elle est prise sous la critique de toutes les figures d'autorité, comme l'expression d'une forme de domination abusive. Nous sommes les contemporains d'un pluralisme élargi des modèles familiaux, enrichi par d'autres manières de faire famille, en raison des migrations et des flux de population. La famille vit et est travaillée par deux traits importants en ce sens attachés à la démocratie. La reconnaissance de la valeur insubstituable des individus a eu pour effet une critique de la figure du

paternalisme et de toute forme abusive de l'autorité entendue ici comme abus de pouvoir. Sur le plan de l'institution un rapport conflictuel entre désir et institution marque un des traits déterminants de la démocratie, à savoir le caractère incertain, l'indétermination fondamentale de ce qui vient légitimer et ce qui manifeste une forme d'ordre familial.

Le passage de la famille à la parentalité enregistre sémantiquement ces faits. L'institution familiale est en crise mais peut-être faudrait-il dire qu'elle révèle que l'institution familiale est une crise parce qu'elle nous situe en permanence entre deux, entre passé et futur, entre nos mémoires et nos avenir.

C'est dans ce cadre que la démocratie domestique doit être discutée. Cette idée pose des questions en termes de fonction et en termes de sens. Quelle fonction la famille joue-t-elle, remplit-elle et en quel sens la démocratie domestique modifie-t-elle ces fonctions ?

En termes de fonctions, il est question de la transmission, question de la socialisation, question de la reconnaissance affective, éthique et juridique. En termes de sens, qu'est-ce que les familles racontent, élaborent et de la façon de nous rattacher à la commune condition humaine. Qu'est-ce qu'elles mettent en intrigue dans la façon de se comprendre, aussi bien quant à l'origine, quant à ce qui est à venir. Le problème attaché à la crise de l'autorité me semble lié à deux aspects : la modification des fonctions attachées à la famille démocratique en raison de la recomposition familiale, d'une interrogation sur ce qui fait aujourd'hui la responsabilité éducative, en raison de ce que peut signifier transmettre une culture et un monde commun, lorsque la famille se voit en discussion plutôt qu'en concurrence avec l'école, les médias. Est-ce que ces fonctions de la famille sont modifiées quant à leur sens ? Inversement, la nouvelle façon de se rapporter au sens dans la destitution du mythe de l'ancestralité et la famille de toujours n'engage-t-elle pas la famille sur une interrogation sur la manière dont elle ouvre le temps sur des à venir ?

Deuxième trait : il est lié à l'histoire de la sécularisation. René Rémond disait qu'un des traits marquants de ce qui se passe depuis les années 1970, c'est que nous allons un peu plus loin dans l'histoire de la sécularisation, « nous sommes dans la cadre d'une sécularisation des mœurs ».

Empiriquement parlant, l'Eglise n'a plus d'influence englobante sur les pratiques sociales collectives : ceci engage une sécularisation des mœurs, et est expression d'un pluralisme des mœurs familiales.

Double conséquence : lorsque disparaissent les bonnes mœurs, apparaissent d'autres figures de la médiation. Autre conséquence : où chercher la normativité ?

Comment l'usage social des sciences sociales consiste à chercher à vouloir fonder un ordre familial non plus dans une ontologie mais dans des descriptions empiriques faisant du fait un droit. Quel type de sciences sociales convoque-t-on pour lui faire dire quoi alors ?

Modernité tardive cela signifie également, je continue mon parcours très rapide, la substitution, du moins, pour l'ensemble du monde commun, substitution aux catégories historiques d'espérance du côté chrétien et de progrès du côté séculier, celle d'accélération ou de vitesse. La modernité tardive ce serait une façon peut-être de la définir, c'est l'ensemble des dispositifs qui ont servi à l'émancipation depuis deux siècles en occident mais eux-mêmes émancipés des idéaux qui les portaient. Au fond la modernité tardive c'est les moyens de l'émancipation – eu égard à une famille autoritaire - sans les idées qui la portent. Donc c'est l'idée de l'accélération sans le progrès. C'est ici une idée importante je crois puisque nous sommes dans un contexte où les moyens technique, où l'idée même de civilisation technologique malmène toutes ces figures de la transmission engagée dans les cultures, dont, la famille. Bref, la question de la transmission semble défaite ou mise à mal par cette culture de l'accélération, c'est-à-dire, ce déploiement d'un développement non linéaire où définitif du temps, qui voit effectivement des mutations sociales non plus simplement entre des générations mais à l'intérieur même d'une génération. Je renvoie ici aux travaux du sociologue Hartmut Rosa dans son très beau livre qui s'appelle « Accélération », justement. Ces effets de l'accélération se font sentir dans la famille. On voit très bien que la question du transmettre se voit parfois être en concurrence avec le comment

transmettre dont l'importance est reconnue par les médias précisément servant cela. Cela vaut aussi bien pour les techniques informatiques de communication qui engendrent un contexte technologique de la communication qui est prioritaire par rapport à celle de la transmission, confondant parfois communiquer et transmettre. Mais cela vaut aussi, dans le champ familial, lorsque l'on voit comment les techniques précisément, ici je pense aux techniques de procréation médicalement assistée, voient le temps du technologique l'emporter sur le temps symbolique des institutions et des conduites. Un double enjeu alors et je reprendrai cette formule de Rosa : comment inventer des « ilots de décélération » ? Quel type d'espace temps nous pouvons mettre en place pour permettre de ralentir ? C'est-à-dire finalement d'élaborer quelque chose comme un jugement qui permette d'être dans le cadre d'une famille servant un développement durable en vue d'une écologie humaine pour reprendre le mot qu'a prononcé Mgr Descubes.

Encore deux traits pour finir ce deuxième temps, quelques éléments sur les liens entre modernité tardive et économie. Quel modèle social de la famille pour quel type d'activité économique voire pour quel type de production économique ? Je ne vais pas faire mon Engels et dire il est un type de famille pour un type de production économique déterminé mais on doit se poser un certain nombre de questions. La famille monoparentale par exemple dans sa très grande vulnérabilité, dans sa grande précarité n'est-elle pas celle qui est le plus exposée à l'instrumentalisation libérale ? Et pour cette raison finalement malléable et étrangement parce qu'elle est fragile et adaptée à cette culture qui parfois a tendance de produire non seulement de la souffrance au travail mais finalement la mésestime totale de soi. Bref, il s'agit de ne pas négliger cette dimension économique et sociale c'est insister comment ces aspects produisent une forme de précarisation et peut être le révélateur d'un vaste mouvement qui voit la famille dépossédée de tous ses rôles de transmission, d'un capital, d'un capital symbolique, d'un métier, d'un savoir-faire. Bref, comment encourager l'idée que malgré ceci, se joue dans l'espace temps du familial un certain nombre d'expériences de capacités insubstituables. Quelle serait le lieu de déploiement de ce qu'Amartya Sen appellerait des « capacités ». Je n'insiste pas plus que cela sur cet aspect mais je dirais que souvent dans nos réflexions sur la famille, on peut, parce que c'est jouissif du point de vue intellectuel se concentrer sur des problèmes très spectaculaires qui s'engagent autour des inséminations post-mortem ou de tout ce que l'on veut concernant les prouesses technologiques de l'assistance médicale à la procréation. Mais il me semble que l'un des enjeux sociaux extrêmement décisif c'est comment nous accompagnerons ces familles fragilisées ou précarisées comme le sont ces familles qu'on dit monoparentales.

Et puis dernier trait pour terminer sur cette modernité tardive, il y en aurait d'autre mais...il porte sur les questions de la globalisation. Le pluralisme culturel et éthique qui voit se mêler et s'articuler des manières différentes de faire famille, en raison de la mobilité inédite, mobilité géographique, subie ou voulue de la population. On voit très bien de ce point de vue que en France les débats piégés sur la polygamie, sur les allocations familiales qu'on enlève ou pas en fonction des responsabilités ou pas des parents défaillants, sur les faillites d'éducation parentale, sont souvent ou fortement la chambre d'écho d'enjeux liées à la pluralité de ce que faire famille veut dire. Ces débats sont la chambre d'enregistrement qui effectivement aujourd'hui les questions ne sont pas que nationales, qu'elles exigent aussi de réfléchir dans des aspects ou dans des dimensions transnationales. Pour terminer sur ce deuxième temps mais le troisième sera beaucoup plus court, la modernité tardive est aussi marquée par la prise de distance, je ne dis pas disparition, la prise de distance avec ce que Gilles Deleuze appelait « les concepts bulldozer » pour penser la famille comme par exemple l'idée de nature. On voit ici que si on ne veut pas naturaliser la famille ce qui est question c'est quel type de concept, quel type de d'ontologie peut permettre de chercher à l'asseoir puisque effectivement les sciences sociales ne peuvent pas suffire.

### **3- quelques points d'attention**

Je voudrais donc terminer sur quelques points d'attention : pour parler de la famille, je proposerais une distinction qui permettrait de hiérarchiser les enjeux. Une distinction entre ce que l'on pourrait appeler la familialité qui engage une dimension *ontologique* ; les familles dans leur diversité qui engagent une dimension *anthropologique*, et une réflexion sur la famille qui cette fois-ci engage une dimension *axiologique*. Je voudrais insister là-dessus pour dire qu'il y a trois problèmes bien différents, bien distincts où je crois qu'en fait l'Eglise a des choses à dire et où nous avons puisque je ne m'en exclu pas ici, quelque chose à faire. La question de la familialité : Mgr Descubes a utilisé l'expression de mystère. Effectivement ce qui s'engage ici c'est l'idée d'une modalité du temps traversé. La familialité comme une modalité du temps traversé associé à l'apprendre à se reconnaître et à se déchiffrer dans le lignage. Au fond pour raconter qui je suis-je, je raconte une histoire et une généalogie donc ce que j'appelle hospitalité généalogique. Cette familialité, cette expérience de la familialité renvoie à une structuration profonde de notre être au monde puisqu'elle nous inscrit dans le temps général de l'histoire et en ce sens-là connecte notre histoire personnelle avec l'histoire familiale et plus vastement l'histoire de la famille humaine. Donc re-découvrir cette dimension et peut-être nous sommes les témoins de cela, découvrir cette dimension de la familialité comme un connecteur temporel qui solidarise une histoire particulière avec l'histoire de toute l'humanité mais à partir du singulier de cette famille dont je peux dire que j'en suis, ouvre à la fois sur ce que Ricoeur appelait d'un côté des icônes de l'ancestralité et de l'autre des icônes de l'espérance. Et donc c'est ici probablement que déjà l'Eglise a quelque chose à dire. Pas simplement apporter le coup de goupillon pour certifier une conformité à un modèle, mais effectivement pour célébrer finalement cette poétique généalogique. Cela même si cela se fait parfois non pas sur des formes canoniques même si cela se fait parfois sur des figures postnatales pour reprendre l'expression de tout à l'heure. Qu'un couple avec enfants non mariés viennent demander à l'Eglise une célébration de son amour et de sa fécondité est un geste magnifique qui devrait nous réjouir... Il relève de cette attente comblée du Père qui attend son fils prodigue et qui l'accueille pour célébrer en lui la vie. Accueil d'un père ayant une main d'homme et une main de femme comme dans le tableau de Rembrandt que commentait avec délice Paul Baudiquey. Célébrer cette poétique généalogique ne fait pas bien sûr encore ni une éthique ni une politique mais qui dit quelque chose d'un essentiel de ce qui se vit et s'engage au fond dans la famille. Qu'est-ce qui se dit ? C'est ce qu'au fond la figure d'Abraham nous rappelle. C'est une bénédiction que d'être d'une descendante et d'avoir une descendance aussi nombreuse que les étoiles du ciel. Autrement dit l'hospitalité généalogique célèbre l'infini à la fois de ce qui vient avant moi et de ce qui viendra après nous. Ça ce n'est pas du sacré, c'est du saint.

Deuxième élément donc question anthropologique : la question des familles dans leur pluralité. Elles entérinent effectivement que la familialité n'existe pas sans des contextes historiques et géographiques singuliers. Il y a une pluralité de faire famille, une pluralité de la manière de penser et de vivre le « faire famille » que constate l'histoire précisément de la famille à travers le temps ou la variabilité des familles dans l'espace. Cette leçon de l'anthropologie montre qu'il y a un universel du familial mais que cet universel du familial apprend à se déchiffrer dans le singulier d'une histoire. Alors je laisse de côté Levi Strauss, Françoise Héritier etc... mais on voit bien qu'il s'agit de découvrir que les configurations familiales dans leurs diversités possibles sont à chaque fois une manière d'apprendre à faire famille sans réifier une forme du passé qui l'absolutiserait ni céder au relativisme des contextes qui eux diraient - « finalement tout se vaut ». Bref il s'agit de travailler à concevoir toute famille, comme la manifestation expression d'un universel en contexte où il s'agit de célébrer le fait que tout fils ou fille est fils de l'Homme. Il s'agit donc de faire entendre celui-ci sous la diversité de ses configurations, cet universel en contexte, pour ne pas faire des compositions ou des décompositions familiales simplement le constat d'un effondrement ou la marque d'un désordre. Comment va-t-on inventer des manières de valoriser la nuptialité dans le lien conjugal ? Comment encouragera-t-on la transmission et les pratiques

de transmission y compris aujourd'hui sous cette figure particulière que sont les grands-parents, dans l'enjeu de la filiation ? Comment voit-on la fraternité entre frère et sœur comme une manière de penser l'appropriation de l'autre ?

Enfin et je terminerais sur la question axiologique, celle qui fâche. La famille dans son option normative quand à ce qui doit être : la famille chrétienne. Y en a-t-il une ? Y a-t-il une famille chrétienne ? Ou y a-t-il une manière chrétienne de vivre et de célébrer la famille ? Ces questions ne sont pas que provocatrices. Elles interrogent la manière dont le christianisme entre en discussion avec l'histoire, comment il l'épouse d'une certaine façon, lorsqu'il a pu avoir l'impression parfois d'épouser l'histoire au point de la configurer. L'idéologie de la Chrétienté guette au fond peut-être le christianisme dans l'hypertrophie des médiations, comme inversement peut-être, le refus de s'incarner dans des configurations historiques peut aussi parfois tenter d'autres manières en fait, d'être présents au temps. Bref, dire cela, c'est dire méfions-nous non pas de la morale mais du moralisme. Méfions-nous de ne pas moraliser trop vite le désir, l'alliance, la sexualité, l'éducation mais cherchons à élucider avec finesse comment en fait s'y joue une épreuve de ce que devenir humain signifie. Peut-être sommes-nous invités, c'est une proposition sur laquelle je m'arrêtera, à repenser autrement la famille que sur un mode descendant, la penser comme un cadre interprétatif et non plus comme un code. Comme un cadre interprétatif où sont présents, maintenues vivantes des évaluations fortes qui portent sur le sens, le vrai, la nature, le beau, Dieu, la politique, la science etc...un cadre qui maintient vivante des questions qui comptent et grâce auxquelles chacun peut apprendre à prendre toute la mesure de ce qu'il est.

Les relations entre famille, société et Eglise ne sont donc pas simplement qu'un chemin parcouru, glorieux parfois, on en a eu un bel exposé qu'il l'a rappelé tout à l'heure. C'est encore un chemin à parcourir, attentif à ce moment de l'histoire des hommes. Il s'agit donc d'apprendre à célébrer, à soutenir et à accompagner cette école des capacités qu'est aussi la famille. Je vous remercie.